

Naturalité

La lettre de **FORÊTS SAUVAGES**

n°8 - Septembre 2010

Edito

Naturalité : où en est-on ?

Depuis le colloque de Chambéry consacré à la naturalité qui s'est déroulé il y a bientôt deux ans, où en est-on de la vie de ce concept lâché parmi les gestionnaires et les scientifiques ? Et bien, la naturalité fait son chemin et creuse son sillon. Des gestionnaires se posent des questions sur la non-intervention qu'ils ne se seraient jamais posés il y a encore quelques années, des conférences ont lieu pour expliquer le concept, des articles permettent d'en débattre et des scientifiques en tiennent compte. Le mouvement qui s'est fait jour à Chambéry n'est pas prêt de retomber car il est porté par des connaissances scientifiques mais aussi et surtout par une éthique réfléchie et des émotions explicitées quant à la beauté des milieux en libre évolution. La naturalité est comme la nature, on ne peut plus la maîtriser...

Jean-Claude Génot



Sommaire

HAUTS FAITS

→ En Rhône-Alpes, 10% de naturalité ? /p. 3

EN DIRECT DU FRONT

→ Le site des Beaux-Monts (Oise) menacé d'exploitation ? /p. 4

COUPS DE GRIFFES

→ Les forêts génétiquement modifiées /p. 5

HAUTS LIEUX

→ Manhattan, une canopée de gratte-ciels née de la forêt sauvage /p. 6

PENSÉES SAUVAGES

→ Les mots pour le dire /p. 10

→ Du naturel au « primordial », de la naturalité à la « primordialité » /p. 11

→ En inTerrelation /p. 15

BLOC-NOTES

→ Lu pour vous /p. 16

→ Vu pour vous /p. 16

→ Le bêtisier /p. 17

NOUS AVONS BESOIN DE VOUS /p. 18



↑ Laurisylve de la Gomera (Canaries)
© C. Druesne

Naturalité

Lettre éditée par *Forêts Sauvages* - 4 rue André-Laplace, 43000 Le Puy-en-Velay.

Courriel : naturalite@aliceadsl.fr - Site web : <http://www.forets-sauvages.fr>

Directeur de la publication : Gilbert Cochet.

Rédacteurs en chef : Caroline Druesne et Daniel Vallauri.

Comité de rédaction : Pierre Athanaze, Bernard Boisson, Gilbert Cochet, Caroline Druesne, Jean-Claude Génot, Jean Poirot et Daniel Vallauri.

Conception graphique : Bertrand Dubois.

Remerciements à Violaine Kangou et à l'ensemble des auteurs.



Ce numéro a été édité avec l'appui financier du WWF-France.

Photo de couverture : Les deux visages de Mannahatta au cours du temps : 1609 versus 2010.

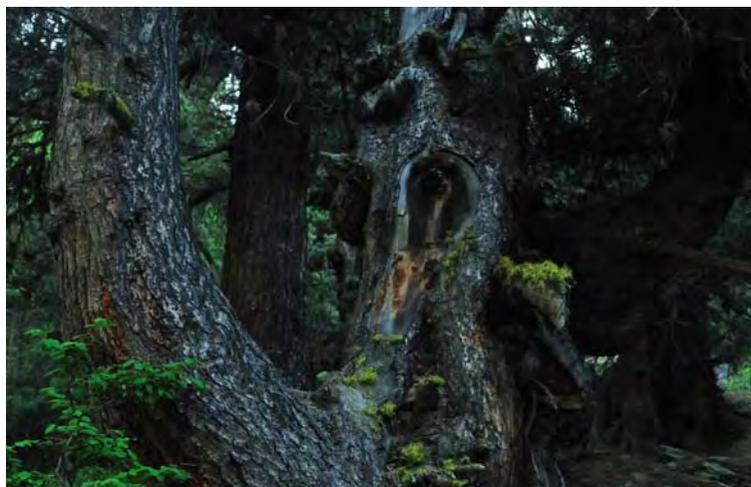
© Markley Boyer / The Mannahatta Project / Wildlife Conservation Society

Naturalité est optimisée pour être diffusée par voie électronique et lue à l'écran (Affichage / Mode Plein écran), pour une empreinte papier minimale.

En Rhône-Alpes, 10% de naturalité ?

Les associations de protection de la nature de la région Rhône-Alpes, CORA Faune Sauvage et FRAPNA, alliées à Forêts Sauvages, sont à l'origine d'un accord sans précédent entre la filière bois / forêt et les protecteurs : pérenniser la libre évolution de 10% de la surface forestière de cette grande région (8 départements) qui s'étend des montagnes alpines des Savoies, aux forêts méditerranéennes du sud de la Drôme et de l'Ardèche, en passant par les relictuelles ripisylves du Rhône.

Après de longues discussions, la Commission Régionale de la Forêt et des Produits Forestiers (instance consultative réunissant toute la filière bois et quelques associations de protection de la nature) a adopté, à l'unanimité, le 29 mars 2009 le « Plan d'actions pour la constitution d'un réseau de forêts en évolution naturelle en Rhône-Alpes ». Une première en France, mais qui aurait, bien-sûr, pu rester lettre morte comme tant d'autres bonnes intentions.



↑ La forêt de l'Orgère, un haut-lieu rhônalpin de naturalité. © B. Boisson.

Mais les rhônalpins ont la tête dure. Et à la demande du Préfet de région, Jacques Gérard, une signature protocolaire de ce plan a été faite le 25 mars 2010, engageant, côte à côte, et au côté du Préfet, l'ONF, la forêt privée (CRPF), les communes forestières (URACOFRA), le CORA Faune Sauvage, la FRAPNA et bien-sûr Forêts Sauvages.

Parallèlement à ces réunions et signatures en grande pompe, un pré-inventaire des forêts en libre

évolution a été lancé par le SERFOBE (service de la Direction Régionale de l'Agriculture et de la Forêt). À ce jour, quelques 92 000 ha sont inventoriés. Ce qui représente 5,4% de la surface forestière de la région Rhône-Alpes (1 745 000 ha). Ce pré-inventaire se prolonge sur 6 mois encore. Les associations de protection de la nature espèrent arriver à bien plus que ça, de façon à pouvoir, après convention, parvenir à laisser 10% de la surface forestière en libre évolution !

Cela ne se fera pas facilement, il y aura forcément des difficultés, sans doute des freins. Mais déjà, à cette étape, on a pu se rendre compte du réel intérêt de cette démarche sans précédent en France, notamment auprès des collectivités territoriales (Parcs naturels régionaux, Conseil Régional, syndicats mixtes ou syndicats de communes, etc.).

Si l'objectif de 10% de forêts laissées sans interventions humaines est atteint, il restera tout de même 90% qui pourront être exploités. Il y en a pour l'instant 50%. L'objectif des pouvoirs publics et des professionnels de la forêt est d'arriver à 60%. Ce qui rend tout à fait réaliste ce plan pour la naturalité des forêts. Si tous les acteurs jouent le jeu, dans les 40% de forêt non exploitées, on devrait pouvoir en trouver un quart pour lequel la libre évolution sera réellement pérennisée.

Enfin, une déclinaison positive pour la nature du trop célèbre « produire plus de bois en préservant la biodiversité » du Grenelle de l'environnement qui a tant fait hurler les protecteurs de la nature. Il était temps. ■

Pierre Athanaze

En direct
du front

Le site des Beaux-Monts (Oise) menacé d'exploitation ?

Situé en forêt domaniale de Compiègne, le site des Beaux-Monts est connu internationalement pour sa réserve « artistique » créée sous Napoléon III. Sur 108 ha, un millier de chênes quadri-centenaires se côtoient, ce qui est probablement unique en France et peut-être même en Europe.

Pour les nombreux visiteurs, impossible de ne pas remarquer la taille phénoménale des troncs, qui atteignent des diamètres et des hauteurs inconnus en forêt cultivée. Sous les géants, un sous-bois de houx se mêle aux hêtres et aux érables, l'ensemble donnant une image insolite, hors du temps.

Ces arbres exceptionnellement âgés sont aussi l'habitat naturel d'espèces patrimoniales comme le lucane cerf-volant (*Lucanus cervus*), le pique-prune (*Osmoderma eremita*), le grand capricorne (*Cerambyx cerdo*) et le taupin violacé (*Limoniscus violaceus*). Les Beaux-Monts sont ainsi l'un des rares sites en France (peut-être le seul ?) où l'on peut trouver simultanément ces quatre coléoptères strictement protégés par les lois et réglementations françaises et européennes. L'exportation de gros bois en dehors du site

→
Chênaie pluriséculaire des
Beaux-Monts : un monument de
naturalité unique en France.
© J. Poirot.



est donc interdite juridiquement. Le plan d'aménagement forestier, qui prévoyait l'exploitation de vieux arbres pour « régénérer » la chênaie, n'a heureusement pas été appliqué. Mais l'ONF, pour des raisons commerciales, persiste à vouloir exploiter certains de ces vieux chênes (15% ?).

Compte-tenu du caractère unique du site et de son exceptionnel état de conservation, les 350 ha des Beaux-Monts et Mont du Tremble méritent un classement en réserve biologique mixte (RBM) exemplaire, comprenant une partie intégrale (RBI) centrée sur les 108 ha de chênes quadri-centenaires (poursuivre la libre évolution jusqu'à la phase d'écroulement climatique) et une partie dirigée (RBD) où des interventions à buts scientifique, biologique (lutte contre *Prunus serotina*) ou sécuritaire resteraient possibles :

c'est la demande des associations de protection de la nature locales. Cette surface représente d'ailleurs à peine 2,4 % de la forêt domaniale de Compiègne (qui compte plus de 14 400 ha, par ailleurs fortement rajeunis depuis 15 ans et où les coupes ne cessent de s'intensifier).

Conscients du rôle de vitrine de premier plan que pourrait jouer le site des Beaux-Monts à la fois sur les plans scientifique, pédagogique et esthétique, les élus locaux se sont déclarés favorables à une protection exemplaire. Un dossier à suivre de très près par tous. ■

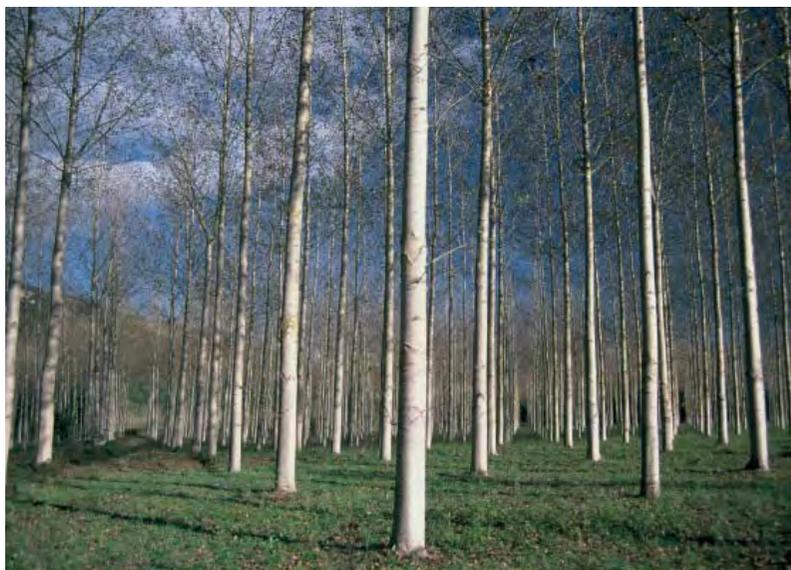
Cécile Gravier

Contact :

Oise-Nature : jean-luc.caron.crapin@wanadoo.fr

Coups de griffes

Les forêts génétiquement modifiées



→ Une plantation de clones de peupliers, même non OGM comme ici, réduit déjà très fortement la diversité génétique du peuplement forestier.
© D. Vallauri

Certains s'acharnent contre la naturalité. Leur dernier nirvana ? Les arbres forestiers transgéniques. Ils font l'objet de recherches et applications en plantation industrielle dans plusieurs pays, y compris en France (recherches sur le peuplier). Selon leurs promoteurs, la transgénèse permettrait de répondre à tous les problèmes forestiers, même ceux qu'ils créent eux-mêmes ! En effet, vous craignez la dissémination de

pollens génétiquement modifiés à longue distance et capables de se croiser avec les espèces natives ? Qu'à cela ne tienne, une seconde transgénèse pour rendre stériles les clones transgéniques et le tour serait joué. Sauf qu'aucune de ces transgénèses n'est fiable à 100%, et qu'au final, il faut bien rappeler que l'ensemble de cet acharnement ne sert à rien. Une augmentation de la croissance, la diminution du taux de lignine (pour les papetiers), la résistance aux insectes, aux maladies et aux herbicides (pour pouvoir da-

vantage traiter chimiquement les champs de jeunes arbres), la production d'agrocarburants, etc. : tous ces objectifs recherchés peuvent être atteints sans artifices, en s'intégrant à l'écosystème (sylviculture durable), plutôt qu'en poussant jusqu'à l'absurde le cauchemar du contrôle absolu du vivant. En 2008, les essais touchent pourtant les cinq continents. Face aux oppositions des opinions publiques et aux contraintes

réglementaires développées en Occident, les essais et applications en champ ont été délocalisés au Sud, en Chine et au Brésil, sans suivis sérieux. Les arbres forestiers transgéniques présentent un risque incontrôlable de transfert de ou des gènes modifiés aux populations sauvages, encore plus important que pour les cultures agricoles annuelles. Les interactions avec l'écosystème naturel sont complexes et impossibles à confiner. ■

Daniel Vallauri

Pour en savoir plus :

Vallauri D., Thomas E. 2008. Les arbres forestiers transgéniques : état des lieux. Rapport WWF, Marseille, 44 p.
<http://www.wwf.fr/s-informer/nos-missions/forets/documents/les-arbres-forestiers-transgeniques>

Manhattan, une canopée de gratte-ciels née de la forêt sauvage

.....



« L'île aux nombreuses collines »

Le 12 septembre 1609, lors d'une belle journée ensoleillée, Henry Hudson et un petit groupe de marins néerlandais et anglais, ont bravé la marée montante et sont parvenus à l'estuaire d'un fleuve, en navigant le long d'une île boisée située à la latitude 40° 48' Nord, sur les rives du continent nord-américain. Cette île était connue sous le nom de Mannahatta ou « l'île aux nombreuses collines ». Plus tard, l'île serait envahie par les avenues et la foule, comme elle l'était autrefois par les arbres et les cours d'eau. Mais ce jour là, c'était encore la couleur verte qui dominait le paysage. De cette rencontre imprévue allait naître la ville de New-York.

← Reconstruction du paysage de 1609.
© Markley Boyer / The Mannahatta Project /
Wildlife Conservation Society

A l'époque, Henry Hudson, capitaine anglais travaillant pour une compagnie néerlandaise, ne cherchait pas à fonder une ville ; il était en quête de nouvelles routes maritimes vers la Chine. Les richesses orientales furent remplacées par les richesses naturelles de Mannahatta : forêts anciennes, vastes terres humides, cours d'eau scintillants, eaux bouillonnantes de vie, collines verdoyantes, une faune et une flore abondantes et de drôles de gens, aussi étrangers à lui que lui l'était pour eux. Le paysage qui s'est alors dévoilé à Hudson et à l'Europe était d'une abondance merveilleuse et d'une diversité resplendissante, un lieu bien plus riche que tout ce que l'on pourrait imaginer aujourd'hui.

Si Mannahatta existait toujours, elle serait un parc national, le joyau de tous les parcs nationaux américains.

Mannahatta comptait plus de communautés écologiques au mètre carré que Yellowstone, plus d'espèces végétales natives que le Yosemite et plus d'oiseaux que le parc national des Great Smoky Mountains. L'île abritait des loups, des ours noirs, des cougars, des castors, des visons d'Amérique et des loutres. Des baleines, des marsouins, des phoques et des tortues de mer >>>

>>> de passage aimaient aussi faire leur apparition dans le port. Des millions d'oiseaux de plus de cent cinquante espèces différentes survolaient chaque année l'île sur leur parcours migratoire et des millions de poissons comme les aloses, harengs, truites, esturgeons et anguilles nageaient le long des côtes jusqu'au fleuve Hudson et peuplaient les nombreux cours d'eau de l'île pendant les rites annuels du printemps.

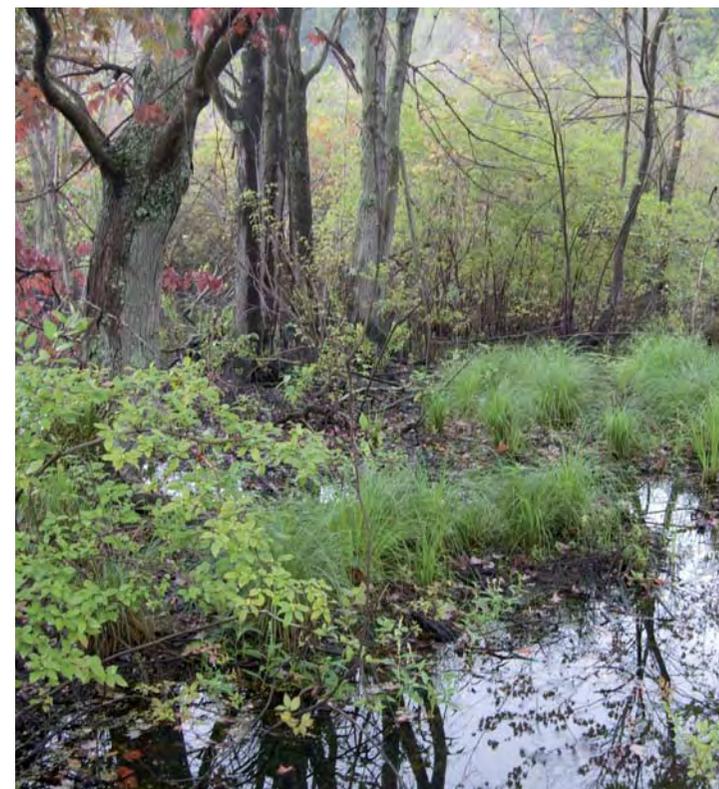
Les sphaignes du Nord et les magnolias du Sud se rejoignaient à New-York, dans des forêts abritant plus de soixante-dix espèces d'arbres et sur les terres humides, habitats de plus de deux cents espèces de végétaux. Trente variétés d'orchidées poussaient sur le sol de Manna-hatta. Pléthore d'huîtres, de palourdes et de moules filtraient les eaux de la région. Le fleuve et l'océan échangeaient leurs forces lors des marées et des courants d'eau douce provoqués par la clémence du climat. La vie avançait au rythme de la lune et du soleil, dans des écosystèmes qui retenant et réutilisaient l'eau, les sols et l'énergie au cours de cycles établis depuis des millions d'années.

Le refuge des Lenape

Ces terres étaient le refuge des Lenape, les « Anciens », et de leur culture algonquine. Cette tribu indienne devait tout à la nature et aux paysages environnants qui, avant l'arrivée de l'explorateur, leur apportaient ce dont ils avaient besoin depuis plus de quatre générations. A Mannahatta, ils menaient une vie de nomade très productive, se déplaçant pour pêcher, chasser et planter au rythme des saisons. Ils avaient établi leurs camps dans les quartiers de Chinatown, Upper East Side et Inwood et leurs cabanes de pêcheurs le long des falaises de Washington Heights et de la baie de l'East River. Ils animaient le paysage de leurs feux, cultivaient des champs mixtes de maïs, de haricots et de courges, bénéficiaient de la nourriture abondante trouvée dans les cours d'eau et les bois et façonnaient leurs relations à l'environnement et avec les autres autour des valeurs du respect, de la communauté et de l'équilibre. Ils subvenaient entièrement à leurs besoins, en prenant tout dans leur environnement immédiat. Ils participaient ainsi aux cycles de la nature et en bénéficiaient pleinement, ce qui leur a permis d'établir un lien spécial avec leur île. >>>



→
Ours dans la forêt mature.
© Audubon et Bachman
(1845-48) / Bibliothèque de la
Wildlife Conservation Society

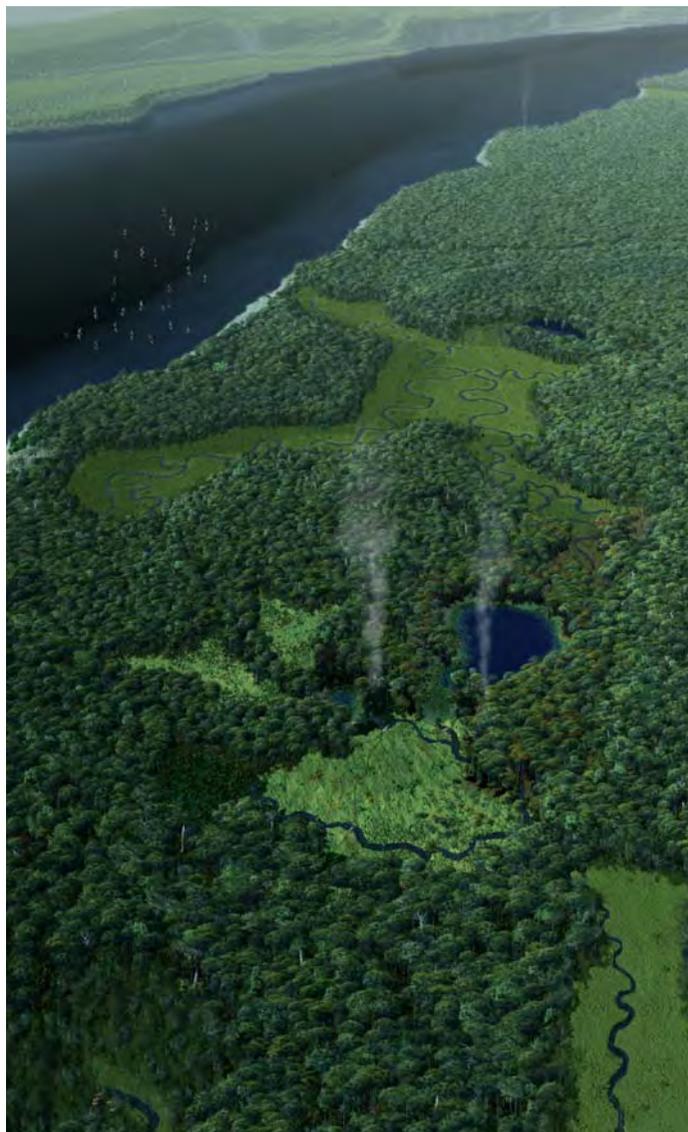


→
Dans les forêts naturelles et
humides de New-York.
© Eric Sanderson / Wildlife
Conservation Society

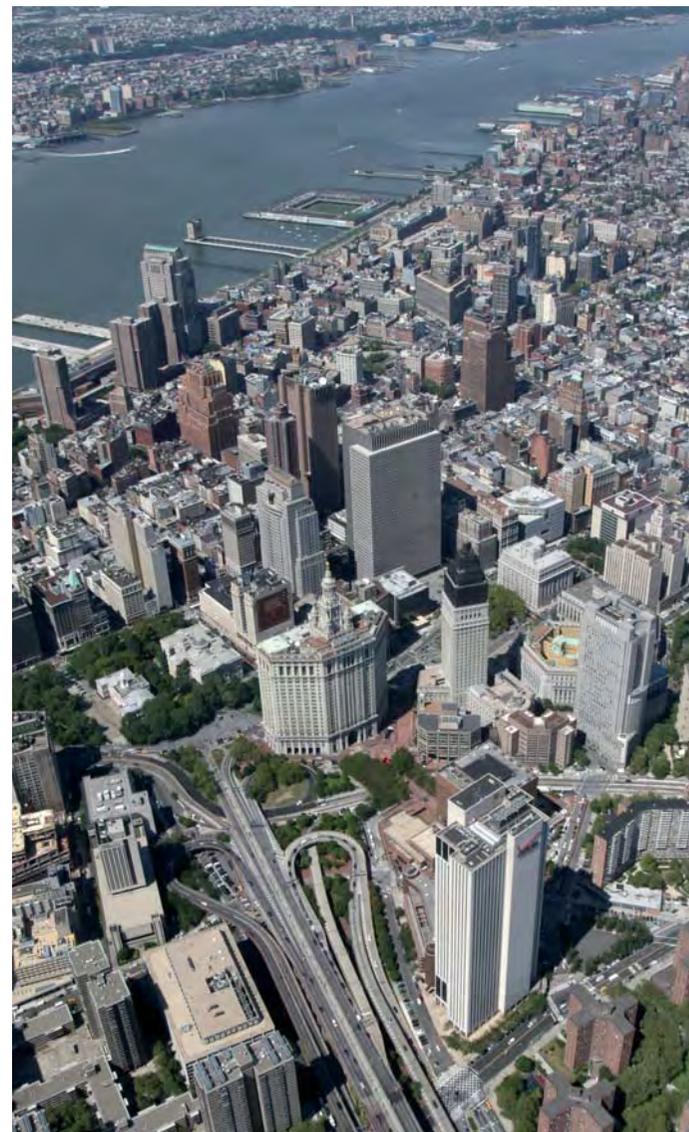
>>>

La métamorphose

Bien des choses ont changé au cours des quatre siècles derniers. L'immense diversité biologique a fait place à une extraordinaire diversité sociale et culturelle. Aujourd'hui, presque toutes les nationalités sont représentées dans la ville de New-York. L'abondance se mesure désormais en termes monétaires et non plus en termes écologiques. Notre richesse économique est colossale : New-York est l'une des sociétés les plus riches de la planète, et ne cesse de s'enrichir davantage chaque année. Cette presqu'île étroite attire des millions de visiteurs du monde entier qui viennent se rassembler dans les gratte-ciels pour découvrir les nouveautés et les tendances du moment. Ils apportent des tonnes de matériel dans leur sillage, des aliments provenant de six continents et quatre océans, du béton, de l'acier et des vêtements acheminés depuis l'autre bout de la planète, de l'énergie issue du charbon, du pétrole et de la fission nucléaire : toutes les ressources nécessaires à cette mégapole moderne, livrées autrefois par les systèmes naturels à travers des réseaux élaborés. Ces réseaux sont désormais composés d'individus, de >>>



↑ Reconstruction du paysage de 1609.
© Markley Boyer / The Mannahatta Project /
Wildlife Conservation Society



↑ Bien des choses ont changé.
L'immense diversité biologique a fait place
à une extraordinaire diversité culturelle.
© Amiaga Photography / www.amiaga.com

» produits, d'argent et de marchés, en lieu et place des forêts, des cours d'eau, du soleil et de la végétation de naguère.

Premiers pas vers une révolution culturelle ?

Aux yeux de beaucoup d'étrangers, l'île de Manhattan est un monument de grandeur et un symbole puissant de notre chute inévitable du fait de notre démesure, qui n'a néanmoins pas encore

eu lieu. Mais au sein même de la ville de New-York émergent une nouvelle façon de penser, de nouvelles idées et croyances qui n'attendent pas le désastre pour nous remettre sur le droit chemin. Ces idées décrivent au contraire un avenir où l'humanité embrasse notre lien avec la nature au lieu de le mépriser. Nombreux sont les New-Yorkais qui rendent hommage à la nature de leur ville et cherchent à comprendre la place de la ville dans la nature. Ils considèrent leur ville comme un éco-

système à part entière et comprennent que, comme tout écosystème viable, la ville fonctionne par cycles, au rythme de ses flux, de ses interconnexions et de ses mécanismes d'auto-correction. La passion qui anime les New-Yorkais aujourd'hui est similaire à celle qu'éprouvait la tribu Lenape : à la fois observateurs et acteurs de leur communauté, où chaque changement alimente discussions et débats. En prenant un peu de recul, chacun sait que nul lieu ne peut exister sans la nature. Tout comme pour le peuple d'origine des Manahattes, notre nourriture doit venir de quelque part.

Notre eau, notre vie matérielle, le sens de notre vie ne sont pas déconnectés du monde mais en font bel et bien partie intégrante.

L'étude de l'écologie de Mannahatta nous aide à replacer l'écologie actuelle de Manhattan au centre des préoccupations, au bénéfice de l'écosystème urbain du futur. Dans le même temps, cela nous permet de réfléchir sur les valeurs de toutes les « Mannahattas » sauvages qui existent encore aujourd'hui sur terre. ■

Eric Sanderson

Wildlife Conservation Society

Eric Sanderson est écologue pour l'association Wildlife Conservation Society à New-York. Il est le fondateur et directeur du « Mannahatta Project » qui vise à la reconstruction de l'histoire écologique des quartiers de New-York par des méthodes scientifiques et à l'éducation à la nature des New-Yorkais. Pour en savoir plus sur le « Mannahatta Project », explorer Mannahatta quartier par quartier, pour télécharger du matériel éducatif ou discuter de l'impact de Mannahatta sur l'avenir de New York, veuillez consulter le site [www.themannattaproject.org](http://www.themannahattaproject.org).

Traduction gracieuse depuis l'américain par Violaine Kangou.



← Reconnecter l'océan, le fleuve, les bois et les hommes : un enjeu primordial.
© Amiaga Photography / www.amiaga.com

[Les mots pour le dire]

Empreinte écologique humaine :

La culture occidentale laisse aujourd'hui une empreinte significative et globale sur la nature. A tel point que certains parlent de l'entrée dans une nouvelle ère géologique, l'Anthropocène. Les chercheurs ont mis au point des méthodes pour évaluer l'impact des cultures humaines sur la nature. Cela a conduit à définir des concepts nouveaux comme l'hémérobie – l'antonyme de la naturalité – mais également plus récemment l'empreinte écologique. Des travaux analytiques sur l'empreinte écologique d'une activité donnée ont été réalisés et sont même aujourd'hui systématiquement calculés par les industriels (analyse de cycle de vie, bilan carbone, bilan énergétique).

Dans le domaine forestier, le gestionnaire avisé et respectueux peut agir et réduire l'empreinte humaine sur les forêts. La majorité des impacts subis par les forêts est la conséquence du modèle général de développement (fragmentation des forêts par des voies à grands gabarits, mitage par l'urbanisation, incendies d'origine humaine, changements climatiques...) mais on compte également de nombreux impacts relevant de la responsabilité des seuls gestionnaires. Mais au-delà de toute condamnation de pratiques à priori et hors contexte, il paraît aujourd'hui évident que la gestion développant, maintenant ou renforçant une empreinte écologique significative sur un territoire ne doit être entreprise qu'après une évaluation et une analyse critique sérieuse de ses objectifs, de ses impacts écologiques, en positif comme en négatif, à court et à long terme, et des avantages réels pour la société.

Daniel Vallauri

Du naturel au « primordial », de la naturalité à la « primordialité »

.....



Le choix des mots pour discerner deux modes de perception, tout à la fois conjoints au niveau des référents de nature, et ouvrant cependant des perspectives complémentaires.

Il arrive que nous venions à choisir un mot, parce qu'il nous parle intérieurement plus qu'un autre. Pourtant, ce n'est qu'au fil du temps que nous cernons plus précisément la direction qu'il ouvre dans notre cheminement. Il en va ainsi du titre donné en 1996 à la première édition de mon livre « La forêt primordiale ».

Au début, l'adjectif « primordial » m'évoquait autant l'état premier d'une forêt qui prévaut à toute exploitation forestière, que l'état premier vers lequel il retourne dès le lâcher-prise de toute intervention humaine. Cet « état premier » n'étant

pas ici entendu dans les constituants de la biodiversité qui peuvent changer suite à toute perturbation naturelle ou artificielle, mais dans une disposition de la nature à retrouver dans ses paysages une lisibilité sur toutes les dynamiques initiales qui l'animent, que ce soient les cycles biologiques, les lois physiques, etc.

Appréhender le Primordial (l'état premier) dans la nature, c'est déjà porter notre regard sur les principes qui régissent les processus.

Nous pouvons rapidement nous apercevoir de toute la différence existante entre « un photographe naturaliste », et un photographe qui appréhende la primordialité de la nature. Le photographe naturaliste fait un cliché de telle espèce en permettant à quiconque de pouvoir l'identifier. Un photographe qui appréhende *le primordial*, s'intéresse moins à la représentation du sujet ou à son identification... Il ne photographie pas à >>>

← Naturalité et primordialité remontent dans toute déprise humaine. Reviennent tout à la fois le caractère intemporel des paysages et l'intimité de toute nature...
© B. Boisson.

>>> proprement dit une forêt naturelle, ni ses arbres, mais ce qu'il vit intérieurement lorsqu'il s'imprègne des cycles sylvi-génétiques qui animent ce paysage. Il ne photographie pas les roches, les falaises, ou les montagnes en tant que telles, mais il photographie toute la sensation qu'il a du tellurisme, du temps géologique par delà le temps humain... Un photographe naturaliste photographie une forme pour donner à lire sa structure à un instant arrêté. Un photographe tourné vers *le primordial* redonne à sentir la force qui a engendré la forme.

Lorsque notre sensibilité redevient habitée par les processus premiers qui animent la nature, par les principes qui les sous-tendent, nous extrayons notre esprit de l'idée que nous nous faisons de la réalité. Nous sortons des intérêts et des préceptes culturels qui ont conditionné nos manières de penser.

Une nature jamais domestiquée, jamais impactée... reste totalement « transparente » aux processus initiaux qui animent tous les règnes, alors qu'une nature transformée par notre société reflète d'abord les intentions humaines, et devient d'autant « opaque » aux dynamiques premières du monde. Ainsi, peu à peu nos sociétés s'enferment de plus en plus dans



↑ Il y a de la primordialité dans une feuille d'arbre, même s'il n'y en a plus dans l'organisation végétale d'un jardin. C'est paradoxal, la décomposition de la feuille souligne l'énergie du vivant. Nous retrouvons le même dialogue vie/mort que dans une forêt naturelle...
© B. Boisson

les reflets de leurs intentions par paysages interposés. Il s'agit-là d'un processus d'auto-conditionnement croissant qui peut sérieusement nous poser question tant sur notre équilibre mental que sur le clivage de nos activités avec les équilibres écologiques. Là, interviennent d'autres sens derrière les mots « primordial » et « primordialité », des sens qui ouvrent des horizons non développés sous les termes « naturel » et « naturalité ».

Peut être considéré comme « primordial », tout espace où l'être humain échappe aux conditionnements de l'homme par l'homme.

Dans mon dernier livre⁽¹⁾, j'ai pu décrire des impressions, sensations, sentiments que nous pouvons vivre dans des forêts naturelles et que nous méconnaissons dans nos villes, nos campagnes, et même dans les sylvicultures, en montrant que ces vécus sensibles nous sortent précisément des conditionnements psychologiques de la société.

Dès lors, est entendu dans ce mot « Primordial » une notion de prépondérance. Non seulement, il est prépondérant de sauvegarder en quantité significative des espaces naturels exempts d'interférences

humaines comme écosystèmes-souches, et comme référence première vis-à-vis de toutes nos transformations paysagères (à commencer par l'exploitation des forêts) mais il est aussi prépondérant de permettre en quantité notoire des espaces de non intentionnalité humaine pour nous libérer des conditionnements dans lesquels maints intérêts atrophient notre sensibilité et notre intelligence.

Coupler la prépondérance d'un certain quota de nature libre dans nos espaces avec la quête de l'humain inconconditionné, c'est conduire notre société à se réhumaniser en laissant la nature se renaturer dans ses organisations, et vivre vraiment le lien de synergie de l'un à l'autre. Avec cette double prépondérance, la notion de *primordialité* pose un axe polaire plus accentué et plus éclairant dans la manière de gérer globalement les territoires.

Au niveau de la conservation de la nature, ce ne serait plus jouer comme aujourd'hui des concessions dans la *cohabitation nature libre / environnement converti à des intérêts* mais diriger autrement les intérêts qui s'impriment sur >>>

(1) Pour approfondir :
Boisson B. 2008. Nature primordiale, des forêts sauvages au secours de l'homme. Editions Apogée. 158 p.

>>> nos paysages pour que nos éveils sensibles ne se retrouvent pas dégradés, pour que nos paysages quotidiens soient enfin solidaires d'une complétude vécue dans l'épanouissement humain.

La primordialité comme axe polaire de transformation de notre progrès

Parler de la *primordialité* comme axe polaire de transformation de notre progrès, c'est en quelque sorte, prendre pour référence, l'éveil sensible dans les forêts naturelles, un certain degré de complétude de la sensibilité humaine dans ce type de milieu, pour repenser notre monde artificiel (paysagisme rural et urbain, urbanisme, architecture, médias, conditions de vie, relation au temps dans le travail...) de sorte qu'il trouve son équivalence avec la nature dans le caractère vitalisant et déconditionnant qu'il pourrait avoir vis-à-vis de la sensibilité humaine. Inutile de le dire, aujourd'hui nous en sommes très loin. Nous marchons encore radicalement à l'envers !

Une précision importante est à souligner : « trouver l'équivalence » dans le caractère vitalisant de notre environnement artificiel, et non imiter la nature dans ses apparences ressourçantes. Quand

nous sommes dans l'équivalence et non dans l'imitation simple, notre créativité humaine est passée par un degré autrement plus profond de maturation sensible, tant à l'égard de la nature qu'à l'égard de la dimension humaine. Il est évident qu'une conscience qui est passée par ces étapes voudra avoir aussi pour base et références, un ensemble disséminé et relié de nature sauvage dans notre environnement selon un quota plus élevé qu'aujourd'hui. Ces espaces sauvages constitueront dès lors « les diapasons » sur lesquels se régleront les transformations humaines.

L'une des conséquences majeures de cet axe polaire pour sous-tendre la relation société / nature, c'est libérer nos conditions de vie du besoin de compensation. Dans chaque besoin de compensation que nous vivons, il y a la preuve patente du conditionnement psychologique dans lequel la société nous fait de plus en plus lourdement dériver.

>>>

Chaos, antres et tréfonds, →
terres qui ont perdu leur âge...
© B. Boisson.



>>>

Vers le « zéro compensation » pour « revenir de loin »

Aujourd'hui, le besoin de nature ne repose pas seulement sur la seule vague écologiste. Il repose sur le besoin de compenser la vie concentrationnaire, la perte d'intimité dans l'espace urbain, un urbanisme anti feng shui, la ruralité industrialisée, l'internement consumériste, des conditions de travail complètement désaccordées et hyper-mentales... Nous vivons une multitude de malaises,

dont beaucoup ne sont pas identifiés, mais qui nous conduisent tous vers la nature préservée pour compenser notre dérèglement existentiel dans le milieu humain. L'envie toujours accrue de prendre la voiture, de prendre l'avion pour retrouver du paysage qui nous réaccorde, nous libère un temps de nos conditionnements, tout en augmentant massivement notre empreinte carbone. De fait, nous faisons reculer la nature en voulant aller vers elle, car les infrastructures touristiques nous suivent ou nous précèdent. Nous introduisons en masse notre état mental dans les ambiances

de nature, évenant aussitôt tout ce qu'elles nous délivraient initialement.

Poser la *primordialité* comme axe polaire de transformation de notre progrès vise à retenir cette hémorragie humaine qui rajoute sur la nature un impact supplémentaire de déprédation. En retour, elle conduit à repenser notre milieu humain pour pouvoir y vivre dans le « zéro compensation ».

Le « zéro compensation », c'est tout autant un des indicateurs forts d'une société écologiquement optimisée que le signe d'une humanité vivant un certain bonheur.

Vivre la primordialité, comme axe polaire de sa vie, c'est nous inspirer de la nature sauvage, du niveau sensitif qu'elle nous donne, pour apprendre à recréer autrement notre milieu humain, de sorte d'être libérés des besoins de compensation. En vivant ainsi, nous évitons de surfréquenter la nature pour d'autres raisons que de la découvrir pour elle-même. Cela concourt aux moyens de la préserver.

Il y a une frontière psychologique, un seuil majeur, dans notre relation à la nature où nous devenons irréversiblement autres. Si nous vivons la nature, en ayant seulement l'impression de nous être ressourcés, alors nous n'avons pas réellement changé. Nous sommes seulement dans un bien-être temporaire que notre quotidien dans l'artificialité va rapidement dissoudre. Si dans notre vécu de nature, nous avons eu l'impression d'être revenus de loin, de très loin même !, alors nous avons peut-être été touchés par la dimension primordiale du monde. Cela pourrait bien nous faire réviser radicalement toute la manière dont nous avons vécu jusque-là !

Le XX^e siècle s'est construit sur le pôle comportemental : « aller de l'avant ». Le XXI^e siècle pourrait changer radicalement de polarité en nous induisant à vivre sur le pôle comportemental « revenir de loin ». C'est le pôle primordial.

Réussites et échecs s'en suivront. A nous de le comprendre le moins tard possible... ■

Bernard Boisson



← Se sentir tout à la fois enveloppé par la vie et la mort. Demeurer sans fin au cœur de cette confrontation perçante, entre l'incisif de soi et l'indicible du monde...
© B. Boisson

En inTerrelation

« Du fait de leur grande capacité perturbatrice, les humains sont investis d'une responsabilité morale décisive dans le maintien des équilibres écologiques, un rôle qu'ils ne peuvent remplir qu'à condition de pouvoir comprendre leur situation au sein de la chaîne trophique. Or, une telle intelligence des interactions ne peut être atteinte qu'au moyen d'une observation de la nature empreinte d'humilité. »

Philippe Descola,
Par-delà nature et culture (2006).

Colonie fongique →
(Gorges de l'Ardèche).
© Bernard Boisson.



Lu
pour vous

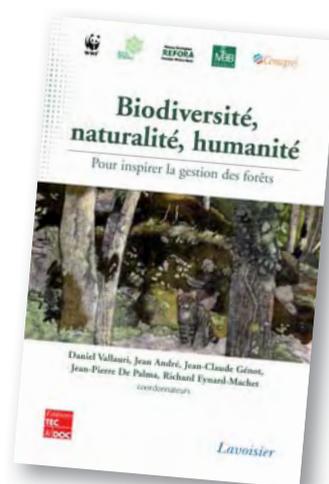
→ Biodiversité, naturalité, humanité Pour inspirer la gestion des forêts

Daniel Vallauri & al., coordinateurs, Editions TEC & DOC Lavoisier, 2010 (80 €).

Coordonnés par Daniel Vallauri, Jean André, Jean-Claude Génot, Jean-Pierre de Palma et Richard Eynard-Machet, une centaine d'auteurs livrent en langue française le premier ouvrage sur un vaste sujet d'actualités : tenter d'intégrer à la gestion de la biodiversité, la naturalité, l'empreinte humaine et le sentiment de nature. Ce sujet est riche de répercussions pratiques pour inspirer la gestion des forêts. Chercheurs en sciences naturelles, mais également en sciences humaines, apportent leurs connaissances et prolongent la réalité des questions des gestionnaires des forêts. Livre et DVD dévoilent la richesse des synthèses thématiques, des résultats de recherches et des expériences de terrain discutés lors du colloque francophone « Biodiversité, naturalité, humanité. Pour inspirer la gestion des forêts ». Ce dernier, porté par 26

partenaires, a rassemblé plus de 330 gestionnaires, naturalistes, penseurs et scientifiques au Centre des congrès « Le Manège » à Chambéry (Savoie, France) du 27 au 31 octobre 2008.

Dans le DVD inclus, se retrouvent les vidéos et les diaporamas présentés lors du colloque, le film de la visite de la Fondation Hainard et une sélection de documents complémentaires. ■



Vu
pour vous

→ Grizzly man

de Werner Herzog.

DVD anglais sous-titré, 103 minutes
(7,20 €).



Timothy Treadwell a passé 13 étés, sans armes, près des grizzlys dans le Katmai National Park and Preserve en Alaska. Lors de ses cinq dernières expéditions, il a filmé les ours et s'est mis en scène de façon curieuse à leurs côtés. Il a réalisé des films de sensibilisation servant à illustrer ses interventions, auprès de la jeunesse notamment, sur

la nécessité de protéger les ours sauvages. En 2003, à la fin de la treizième expédition, Treadwell et sa compagne, Amie Huguenard, ont été attaqués et dévorés par un grizzly. Le film d'Herzog tente le tour de force de cerner la personnalité complexe et controversée de Treadwell, au travers d'interviews de ses proches, et de scènes extraites des 100 heures de prises de vues tournées avant sa mort. Un film fort intéressant qui suscite inévitablement une réflexion profonde autour des limites entre nature sauvage et humanité. ■

Daniel Vallauri

Le
bêtisier→ **Techno-nature et ingénierie biodiversitaire**

Les efforts consentis pour préserver la biodiversité n'ont pu freiner son érosion. Nous devons réviser notre approche : au lieu d'essayer de préserver des restes de nature prétendument intacte, nous ferions mieux de réaménager le paysage dans le but de maximiser la diversité tout en optimisant son utilisation économique. [...]

De la protection de la nature à l'ingénierie écologique

Sur le Plateau suisse, le retour à la nature sauvage, abondante et libre n'est plus possible en raison de l'emprise exercée par l'être humain sur le territoire. [...] **Nous devrions concentrer les efforts de compensation écologique sur de vastes écosystèmes de techno-nature, conçus par une exploitation économique répondant aux exigences complexes des espèces rares. Au sein de ces vastes écosystèmes recomposés, faisant fi de la dichotomie nature-culture, nous pourrions développer des activités économiques rentables (gravière, pâtura-**

ge, place d'armes, etc.) qui deviendraient les vecteurs efficaces – et gratuits ! – de la dynamique des écosystèmes perdus, créant ainsi l'hétérogénéité d'habitats indispensables à la biodiversité et limitant du même coup les conflits au niveau de l'utilisation du sol. [...]

Cessons de bricoler !

[...] Les mesures actuelles de revitalisation de rivières sont trop limitées et trop ponctuelles pour corriger le tir. [...]

Il faut inventer de nouveaux écosystèmes qui répondent à nos soucis sécuritaires, à nos besoins en énergie, en eau potable et en gravier, tout en assurant les fonctions écologiques primordiales propres aux cours d'eau. Un lit de rivière fortement élargi, sans cesse remodelé en une mosaïque alluviale par extraction rentable et dirigée des graviers, créerait des bras morts et offrirait les surfaces décapées que recherchent criquets, abeilles sauvages et gravelots. Un regroupement réfléchi, à proximité du fleuve, des surfaces de compensation

écologique agricole aujourd'hui dispersées et inefficaces, produirait des pâturages inondables ponctués de mares temporaires favorables aux libellules, aux amphibiens, aux râles et rousserolles. Revitalisés, les canaux de drainage courant au pied externe des digues créeraient un chapelet d'étangs abritant tritons, martins-pêcheurs et castors, mouillant le pied d'une forêt alluviale reconstituée qui remplacerait avantageusement les bribes de bosquets épars. Les talus des digues, séchards par définition, pourraient, quant à eux, héberger des prairies maigres richement fleuries où abonderaient les sauterelles dont les pies-grièches à tête rousse et les petits-ducs sont friands.

L'utilisation à des fins économiques de la plupart des **milieux recréés par l'ingénierie biodiversitaire** permettrait en outre d'augmenter le nombre des projets et la superficie des réalisations à moindre coût. Enfin, **les milieux non exploités resteraient largement accessibles aux loisirs, tandis que les surfaces exploitées garantiraient,**

paradoxalement, les zones de refuge indispensables aux espèces les plus sensibles aux dérangements.

Ce modèle de paysage alluvial hybride et multifonctionnel est applicable à bien d'autres écosystèmes.

Nature et civilisation main dans la main

Nous pouvons restaurer la biodiversité sauvage en invitant les espèces animales et végétales à partager notre monde moderne, même au sein des écosystèmes les plus anthropisés. **Grâce aux nouveaux outils technologiques, nous disposons aujourd'hui d'une force de frappe inouïe.** Il nous appartient de décider si nous voulons continuer à la mettre au service unique de la destruction éco-labellisée de la nature, ou si nous préférons réfléchir à son usage raisonné pour la reconstruire. ...

Extraits de l'article coécrit par Pierre-Alain Oggier, Département des transports, de l'équipement et de l'environnement du canton du Valais et Raphaël Arlettaz, Division de biologie de la conservation, Institut d'écologie et d'évolution, Université de Berne. Article paru dans la revue HOTSPOT 21/2010 – Dossier « Visions de la diversité. Biodiversité : Dialogue entre recherche et pratique. Informations du Forum Biodiversité Suisse », téléchargeable sur www.biodiversity.ch.

FORÊTS SAUVAGES

Fonds pour la naturalité des écosystèmes

Notre objectif

Redonner aux écosystèmes naturels toutes leurs potentialités. La forêt libre et sans entretien apporte gratuitement des bienfaits inestimables à l'humanité :

- limitation de l'effet de serre ;
- régulation du cycle de l'eau ;
- épuration de l'eau et de l'air ;
- formation de sols ;
- diminution de l'érosion ;
- riche biodiversité ;
- lieux de ressourcement et d'inspiration artistique...

Nos actions

Afin de permettre la préservation des écosystèmes à fonctionnement naturel, nous nous engageons à :

- promouvoir la naturalité à tous les niveaux ;
- éditer un périodique trimestriel diffusé par voie électronique, *Naturalité*, la lettre de Forêts Sauvages ;
- protéger de façon intégrale des surfaces forestières conséquentes par la maîtrise foncière...



Faites un geste pour les forêts sauvages : Offrez quelques mètres carrés de naturalité !

Faites un don à *Forêts Sauvages*, et nous nous engageons à reverser l'intégralité des sommes reçues pour l'acquisition de forêts et de milieux naturels à fort potentiel de naturalité. Ainsi acquises, ces surfaces auront la meilleure des protections qui soit : la maîtrise foncière pour une libre expression de la nature.

Première « réserve » de *Forêts Sauvages*, la forêt du Bruchet (Haute-Loire), qui n'a pas connu d'exploitation depuis plus de 60 ans, poursuivra en toute sérénité son évolution spontanée. Cette acquisition a été possible grâce à la générosité de son ancienne propriétaire et d'un partenariat avec la Société Nationale de la Protection de la Nature.

Forêts Sauvages travaille actuellement à l'achat de forêts aux diversités biologiques remarquables. Et dont seule la maîtrise foncière pourra permettre la pérennité.

Nous avons besoin de vous !

Un reçu fiscal vous sera adressé dès réception de votre contribution.

Il vous permettra de bénéficier d'une exonération fiscale de 66% du montant de votre don.

✂

Nom : Prénom :

Adresse :

Code Postal : Commune :

Adresse mel :

Je fais un don de € à **FORÊTS SAUVAGES** afin de permettre à celle-ci, l'acquisition de forêts ou milieux naturels qui seront laissés en libre évolution.

Date : Signature :

Bulletin à adresser à : Forêts Sauvages, 4 rue André-Laplace. 43000 Le Puy-en-Velay.